

## CHAPITRE VIII.

Les dames. — L'amour. — *Le mieux de tout bien.*

Les femmes, qu'on appelle la plus belle moitié du genre humain, ont toujours obtenu l'amour, quelquefois l'obéissance des hommes. La dure antiquité païenne ne s'était guère laissé séduire. Elle avait joui de la femme par le droit du plus fort, sans lui rien céder. La bonté d'âme des peuples germaniques, la douceur de l'Évangile, un état politique différent, ouvrirent à la pauvre opprimée une carrière qu'elle parcourut bientôt en triomphe.

La loi salique est la seule des lois barbares qui exclue la femme de quelque partie de l'héritage paternel. On en a fait une très-fausse application au trône de France. Dans tous les autres codes barbares, la fille succède, à défaut des fils, à tous les biens paternels. Quand ces biens, avec le régime féodal, devinrent des fiefs, l'héritière reçut avec la terre les titres, la puissance militaire, les droits de justice. De telles héritières étaient respectées comme une puissance et courtisées comme une fortune. Éléonore de Guyenne épousa le roi de

France et le roi d'Angleterre. Elle aurait épousé, si elle eût voulu, tous les rois de l'Europe. Les Sarrasins s'étonnèrent quand leur prisonnier, Louis IX, traitant pour sa rançon, leur demanda d'écrire d'abord à la reine. Il leur dit que c'était bien raison qu'il fit ainsi, puisqu'elle était « sa dame et sa compagne. »

Héritière féodale, châtelaine, compagne et égale du seigneur, associée à son existence et à ses titres, duchesse s'il était duc, comtesse s'il était comte, et même *chevaleresse* (*equitissa*, *militissa*) s'il était simplement chevalier, la femme tenait un noble rang dans la société féodale.

Elle obtint de bonne heure davantage : sa faiblesse gracieuse lui valut une déférence qu'on est assez surpris de trouver d'abord dans les cloîtres. A Fontevrault, plus tard au Paraclet, et dans la plupart des lieux où se trouvèrent réunis un couvent d'hommes et un couvent de femmes, les femmes avaient la supériorité sur les hommes, et l'abbesse sur l'abbé, au moins pour les choses temporelles. La charte de Bigorre, dès 1097, favorisait une dame autant qu'une église ou un monastère : celui qui se réfugiait auprès d'elle était en sûreté pour sa personne, à la condition de restituer le dommage.

Cette nouvelle situation de la femme rendit l'amour de l'homme plus respectueux ; le mysticisme

chrétien le rendit plus idéal. C'est au commencement du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle qu'Héloïse et Abélard s'aimèrent. Tout le monde sait comment ils s'aimèrent, avec quel dévouement audacieux, avec quelle délicatesse profonde et quelle rare noblesse de sentiments. Abélard offre à Héloïse la réparation du mariage : Héloïse la refuse. Elle veut demeurer amante et non devenir épouse, afin que son amour soit toujours un libre don de son âme, et non une nécessité de l'union conjugale. Ce désintéressement étrange, ce sacrifice suprême, c'est l'héroïsme de l'amour féminin. A cette hauteur, on est dans le sublime. On est tout surpris de voir jusqu'où atteignit le plus délicat des sentiments humains au commencement du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, en ces temps barbares. Héloïse et Abélard n'appartiennent point, il est vrai, au monde chevaleresque; ils vivent à l'ombre de l'église et du cloître, dans les travaux les plus purs de la pensée. Mais ces deux mondes, celui qui méditait et celui qui combattait, n'étaient pas si complètement séparés. Abélard, sans aller plus loin, n'était-il pas, par sa naissance, noble et destiné à porter les armes, si son grand esprit n'eût dédaigné ce métier brutal? Il était l'aîné de sa famille; il se fit le cadet, et il se jeta dans ces superbes luttes de la parole et de la pensée, si supérieures aux combats de la lance et de l'épée.

. . .

L'amour, animé d'une tendresse si sublime dans l'obscur retraite des bords de la Seine, s'inspirait, à la même époque, dans le monde chevaleresque et brillant du midi de la France, des plus nobles pensées. Les troubadours l'ennoblirent en le chantant. Ils ne le représentèrent pas seulement comme un plaisir, mais comme le ressort de l'âme et le mobile des belles actions. « Quiconque veut aimer, disait déjà Guillaume de Poitiers, doit être prêt à servir tout le monde; il doit savoir faire de nobles actions et se garder de parler basement en cour. » Cette théorie se répandit et se compléta. Un siècle après, Raimbaud de Vaqueiras l'exprimait admirablement par ses vers et par toute sa vie.

Ce troubadour, né près d'Orange en Provence, était fils d'un vieux chevalier pauvre et idiot; il laissa le triste héritage paternel, et se lança à la cour brillante de Boniface, marquis de Montferrat. Il y fut fait chevalier. Bientôt il s'éprit de a sœur du marquis. Elle n'était pas mariée et portait ce nom de Béatrix, si commun dans ces contrées, mais depuis environné par Dante des rayons de la gloire céleste. Raimbaud célébrait sa Béatrix dans de tendres chants; il l'appelait, par quelque allusion que j'ignore, *son beau chevalier*. Pourtant il n'osait lui avouer son amour. Il imagina d'explorer, par une voie détournée, l'esprit de la princesse, et de chercher à reconnaître d'a-

vance l'accueil qu'il en pouvait espérer. Il lui demanda un entretien, des conseils dans une situation difficile. Quand ils furent seuls, il lui confia qu'il aimait une grande dame de la cour, une sévère beauté, qui le tenait, sans le savoir, dans une dure souffrance; car il n'avait pas encore osé lui parler, et pourtant il se sentait mourir. Que devait-il faire? Parler, et affronter une réponse redoutable, ou se taire, et mourir dans le silence? « Bien convient-il, Raimbaud, lui répondit Béatrix d'une voix douce et rassurante, que tout fidèle ami qui aime une noble dame craigne de lui montrer son amour. Mais plutôt que de mourir, je lui conseille de parler et de prier la dame de le prendre pour serviteur et pour ami. Et je vous assure bien que, si elle est sage et courtoise, elle ne tiendra pas la demande à mal ni à déshonneur, et qu'au contraire elle n'en estimera que davantage celui qui l'aura faite. Je vous conseille donc de dire à la dame que vous aimez ce que ressent votre cœur, et le désir que vous avez d'elle, et de la prier de vous prendre pour son chevalier. Tel que vous êtes, il n'y a dame au monde qui ne vous retint volontiers pour chevalier et pour serviteur. »

Béatrix parlait pour elle-même, et le savait bien. Fidèle à sa promesse indirecte, elle adopta Raimbaud pour son chevalier. Cette union de cœur, si gracieusement nouée, ne dura pas : je ne sais à

qui fut la faute, mais Raimbaud fut inconsolable. Un regret mélancolique anime toutes ses chansons, et les dernières de sa vie parlent encore de son *beau chevalier*. Il choisit bien d'abord une autre dame : elle fut infidèle au bout d'un an ! Ainsi maltraité par l'amour, un chevalier n'était qu'un matelot sans étoile. Raimbaud chercha des distractions, un but, dans les travaux de la vie chevaleresque. « Ma dame et mon amour ont beau m'avoir faussé leur foi et mis à leur ban, s'écrie-t-il, ne croyez pas que je renonce aux entreprises glorieuses et que j'en laisse déchoir mon honneur. Galoper, trotter, sauter, courir, les veilles, les peines et les fatigues, vont être désormais mon passe-temps. Armé de bois, de fer, d'acier, je braverai chaleur et froidure; les forêts et les sentiers seront ma demeure; les sirventes et les descorts mes chants d'amour, et je maintiendrai les faibles contre les forts. Néanmoins.... » Oh ! la chose difficile en chevalerie que de se passer d'amour ! Raimbaud ne peut se faire à cette idée qui le tourmente sans relâche. « Néanmoins.... ce serait un honneur pour moi de trouver une noble dame, belle, avenante et de haut prix, qui ne se fit pas un plaisir de mon mal, qui ne fût point volage, ni crédule aux médians, et ne se fit pas prier trop longtemps; je m'accorderais volontiers à l'aimer, s'il lui plaisait.... » Entendez-vous ses griefs discrètement exprimés ? Mais

il triomphe enfin , il brusque , il rompt avec l'amour. « Ma raison surmonte enfin la folie qui m'a possédé tout un an , pour une infidèle de cœur bas. La gloire me plaît tant qu'elle suffit pour me donner de la joie et dissiper mon chagrin en dépit d'amour , de ma dame et de mon faible cœur : je suis affranchi de tous les trois , et j'apprendrai à noblement agir sans eux. J'apprendrai à bien servir en guerre , parmi les empereurs et les rois , à faire parler de ma bravoure , à bien faire de la lance et de l'épée. Vers Montferrat , vers Forcalquier , je vivrai de guerre , comme un chef de bande. Puisqu'il ne me revient aucun bien de l'amour , je m'en dégage , et que le tort en soit à lui. » A la profondeur des regrets et du dépit du chevalier , mesurez celle de sa déchéance , telle qu'il la ressentait dans son âme. Renoncer à l'amour !... c'est sagesse , disent à leurs fils les pères vénérables. O anciens de ce temps-ci , vous ne l'entendez point comme les anciens de ce temps-là ! Renoncer à l'amour , pour tout chevalier , vieux comme jeune , c'était folie , et la sagesse était dans l'amour.

Qui ne sait que l'homme trouve toujours une théorie prête pour se justifier ? Ainsi fait Raimbaud. Il imagine un paradoxe , oui , un paradoxe antichevaleresque , et le voici : « Un homme peut bien , s'il veut s'en donner la peine , être heureux et monter en prix , sans amour : il n'a qu'à se garder

de bassesse et mettre tout son pouvoir à bien faire. » Mais il sent si bien la témérité, la fausseté de ce qu'il avance, qu'il y revient aussitôt et confesse enfin la vertu de l'amour dans cette strophe remarquable : « Toutefois, si je renonce à l'amour, je renonce, je le sais, au mieux de tout bien. L'amour améioren les meilleurs et peut donner de la valeur aux plus mauvais. D'un lâche, il peut faire un brave; d'un grossier, un homme gracieux et courtois; il fait monter maint pauvre en puissance. »

Jeté dans la quatrième croisade, à la suite du marquis de Montferrat, qui devint roi de Thessalonique, comblé par lui de terres et de richesses, il se sentait toujours chevalier imparfait, parce qu'il n'avait plus d'amour. Il voyait bien chaque jour de belles armures, de bons hommes d'armes, des machines de guerre, des combats, des sièges; il entendait crouler tours et murailles; il courait partout sur son beau destrier, en belle armure, cherchant combats et prouesses et s'avançant en pouvoir et en honneur: mais tout cela n'était rien. « C'en est fait; j'ai perdu mon *beau chevalier*! Ah! je me sentais bien plus puissant quand j'aimais et j'étais aimé, quand mon cœur était exalté d'amour! »

Veut-on savoir comment finit le désolé Raimbaud? Il fut tué dans un combat contre les Turcs ou les Bulgares, et termina sa triste existence bien loin des lieux où avait commencé son malheur.

On ne saurait trouver ailleurs une plus parfaite expression des sentiments de la chevalerie sur l'amour. L'antiquité, par ses traditions, ses poètes, avait méprisé l'amour de la femme, comme la femme elle-même. Hercule, aux pieds d'Omphale, prend la quenouille; Pâris, le ravisseur d'Hélène, n'est qu'un homme de peu de valeur; Énée ne s'arrête au rivage de Carthage que par une malédiction de Junon. Même dans l'histoire, le sort d'Antoine et de Cléopâtre était devenu comme un apologue qui prouvait les funestes effets de l'amour sur la vertu de l'homme. L'homme, en aimant la femme, devenait femme, perdait sa virilité et sa vertu. Et voici maintenant que le moyen âge honore l'amour de la femme comme la femme elle-même. Cet amour devient un sentiment qui ennoblit l'homme au lieu de l'avilir, le transforme en bien, le transfigure par une sorte de magie, exalte et élève ses forces au-dessus de l'ordinaire. Sans l'amour, il n'est ni méchant ni bon, il n'est rien; il est comme mort. L'amour le conduit *au mieux de tout bien*, suivant la belle expression du poète, l'anime du feu sacré et de cette noble exaltation que les Provençaux appelaient le *joy*; on disait qu'un chevalier devait être *joyeux*, c'est-à-dire exalté, héroïque. Le *joy* est le masculin de la *gioia*, la joie, la gaieté, qui est aussi un épanouissement de l'âme. « J'entends par joie,

dit Spinoza, une passion par laquelle l'âme passe à une perfection plus grande, et par tristesse une passion par laquelle l'âme passe à une moindre perfection.» Voilà les troubadours d'accord avec le plus rigoureux des philosophes.